

Noir à Bali

512 Mo de trop

Un roman de Gabriel Noir

**par
Gabriel Noir**

© 2025 Gabriel Noir
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-9603929-0-6

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes serait purement fortuite.

« Je ne cherche pas la vérité. Je cherche ceux qui la font disparaître. »

— Gabriel Noir

Je suis Gabriel Noir

Je m'appelle Gabriel Noir.

Je n'ai pas le profil du flic modèle, trop indépendant, trop obstiné, trop silencieux.

J'étais capitaine à la crim' de Marseille, jusqu'à cette affaire diplomatique mal digérée par ceux qui signent les ordres de mutation. Depuis, je travaille seul, rattaché à une unité discrète, en marge des institutions. Mon rôle : enquêter sur les Français morts à l'étranger... quand les circonstances dérangent.

J'approche la cinquantaine. Visage buriné, tempes grises, regard qu'on dit usé par l'envers du décor. Je ne fume pas, ne bois plus, dors peu. J'avance grâce à un cynisme sec et une mémoire qui ne laisse rien passer.

Dans mon dossier, classé "ultraconfidentiel", on note : pas de famille connue, ça me va. Il reste quelques photos dans mon téléphone, floues, silencieuses, jamais rouvertes. Je suis sans attache visible, mais avec un code personnel intransigeant.

Mon arme préférée ? L'écoute. Je parle peu, mais j'absorbe tout. Je ne séduis pas, je dérange. Et dans la plupart des affaires, ma présence suffit à faire tomber les masques.

Je ne cherche pas la vérité, je la traque. Quand elle se cache dans un coin oublié du monde, comme une plage de Bali au petit matin, je prends un billet sans prévenir.

Une chose est certaine.

"Les gens qui fuient la lumière finissent toujours par laisser une ombre derrière eux."

Maintenant, vous croyez me connaître.

Les traces effacées

Il pleut sur le boulevard Saint-Germain. Une pluie fine, parisienne, obstinée, le genre qui s'insinue dans les cols des manteaux, dans les jointures des parapluies, dans les esprits. Les voitures glissent sur l'asphalte comme des regrets, les passants se pressent sous leurs capuches, rendus anonymes par la bruine. Un décor parfait pour se fondre dans l'oubli.

Gabriel Noir attend que le café refroidisse, il ne le boit jamais chaud, trop brutal. Il aime ce moment de latence, ce que la chaleur abandonne, ce que le goût révèle.

Le bureau 4.2, au deuxième étage d'un bâtiment administratif beige du 7^e arrondissement, se fond lui aussi dans le silence. Ni nom, ni logo, juste une plaque vissée : *SECTION C – COORDINATION DES AFFAIRES SENSIBLES (DCRI / MAE)*

Une façade. Derrière, un service discret, sans site internet, sans organigramme officiel, rattaché en direct au ministère des Affaires Étrangères. Une excroissance froide du renseignement, consultée quand un cadavre embarrassant, de nationalité française, apparaît à l'étranger.

Noir y travaille depuis cinq ans. Pas d'affectation publique, pas de supérieur clair. Il est là parce qu'un jour, un homme lui a dit :

« On a besoin de mémoire. Pas d'exécutants. »

Il porte une chemise sombre, un trench élimé, pas de cravate, des chaussures usées mais cirées. Un regard droit, silencieux, des tempes grises. Une présence qui dérange doucement, comme un témoin qui ne parle pas mais voit tout. Il ne doit plus faire ses preuves, mais sa volonté tenace d'arriver à ses fins lui a déjà joué des tours, il en a pris son parti.

Pas de famille connue, seules quelques photos effacées dans son téléphone. Dans son dossier : *« Autonome. Méthodique. Aucun lien sensible. »*

Sur son bureau, un dossier à peine ouvert. En haut de la première page : Étienne Laroche, 61 ans, ancien ingénieur en armement, disparu depuis 2023. Retrouvé mort sur une plage de Bali, aucun papier, aucun téléphone, un sac trempé, un corps seul. L'ambassade met trois jours à faire le lien, trois jours pour que le nom remonte, trois jours pour que le dossier atterrisse ici. Le téléphone vibre, ligne cryptée.

- « *C'est fait. Vous partez demain matin. Vol 242, escale à Doha. »*
- « *Je croyais que les Indonésiens ne voulaient pas de nous. »*
- « *Ce n'est pas vous qu'ils reçoivent. C'est un "observateur de liaison". Essayez de ne pas faire de vagues. »*
- « *Je ne sais pas faire. »*
- « *Justement. »*

La ligne coupe. Noir ne bouge pas, il regarde sa valise dans le coin, toujours prête : carnet noir, adaptateur universel, deux stylos, un coupe-papier en forme de kriss, un vestige d'une enquête ancienne à Java, souvenir ou avertissement, il ne sait plus. Il enfile son manteau, souffle dans le vide, comme pour chasser un fantôme. Et il murmure.

- « *Un Français mort sur une plage à l'autre bout du monde, une identité oubliée, et une odeur de brûlé dans les rapports officiels. Ce n'est peut-être rien, ou peut-être que ce type s'est fait tuer parce qu'il avait 512 Mo de trop dans la poche. »*

L'instinct du chasseur

Il faut attendre que la lumière baisse pour sortir. Le port de Padangbai, sur la côte est de Bali, s'endort sous un ciel d'étain. Les derniers ferries se sont tus. Les employés ont regagné leurs maisons, les enfants, la télévision, l'oubli. Les étals du marché, dévorés par la journée, reposent vides et crasseux. Seuls les cargos restent là, plantés dans l'eau noire comme des baleines mortes.

Étienne Laroche marche lentement, sac en bandoulière, les poumons chargés d'humidité, le cœur en désordre, les pensées sombres revenant par vagues, silencieuses mais tenaces, comme si la culpabilité elle-même s'était faite parasite, enracinée dans chaque recoin de son esprit fatigué.

Il connaît bien ce conteneur bleu, le troisième en partant de la clôture. Loué en liquide, via un intermédiaire javanais, sous un faux nom. À l'intérieur : la cinquième clé, la plus sensible. Celle qui contient les vidéos de l'entrepôt, les scans des documents de transit, les images satellites des routes détournées. Ce qu'il a vu, ce qu'il n'aurait jamais dû enregistrer, ce qu'on élimine d'ordinaire avant même que quelqu'un y pense. Il a tout gardé, pas pour se venger, la vengeance est un luxe pour ceux qui ont encore quelque chose à perdre, ce n'est pas son cas. Il veut juste qu'un jour, quelqu'un sache, il le faut.

La clé est là, protégée dans un sachet étanche, collée sous une poutre, fixée au ruban d'électricien noir. Il vérifie l'adhésif : intact. Il note mentalement qu'une semaine de plus, deux tout au plus, et il devra la déplacer. Mais il sait déjà qu'il ne le fera pas. Son temps se compte en jours, voire en heures.

Il s'accroupit, reste un long moment sans bouger, ses genoux grincant sous le poids des années. Il a soixante et un ans mais en paraît dix de plus.

Le sel, le stress, le manque de sommeil, et surtout, le silence, ce poison lent, insidieux, quotidien.

Un clapotis contre la coque d'un navire lointain lui ramène un souvenir. Une nuit différente, une autre côte, Surabaya, sur l'île de Java, huit mois plus tôt. Dans cette base logistique déguisée en centre de formation, le silence était plus suspect que le bruit. Le badge magnétique dans sa poche avait été désactivé, réactivé, puis réinscrit manuellement dans le système par une faille dont il connaissait l'auteur, un ancien camarade d'armement muté au service technique après une crise d'éthique. Étienne n'avait jamais jugé, il comprenait. Étienne passa le badge, un bip, accès accordé. L'entrepôt était silencieux, à peine troublé par le ronron distant d'un générateur. Le container venait d'être livré, anonyme parmi les autres. Il avait exigé d'y jeter un œil. Un prétexte : contrôle qualité, traçabilité, mise en conformité. Il avait scanné les codes-barres, noté les anomalies... et puis il avait vu. Les caisses n'étaient pas vides, elles ne contenaient pas de matériel médical, comme l'indiquait le manifeste, mais bien des armes, classées, numérotées, des modèles jamais homologués, ceux qui passent sous les radars, n'ayant aucune existence légale.

Un employé local avait tenté d'intervenir, Étienne l'avait distrait d'un mot, d'un sourire appuyé, d'un geste vague. Puis, discrètement, il avait inséré une micro-caméra dans la fente de la caisse, trente-sept secondes d'enregistrement, suffisantes, qu'il transféra sur une clé noire, enveloppée dans un plastique étanche. Puis, avec lenteur, griffonna une note.

— *“TRACE 1 – La boîte noire. Si je suis tombé, c'est le premier filament.”*

Ce jour-là, il avait compris : il n'était plus qu'un rouage dans une machine sans visage. Il n'avait que deux choix : fuir ou participer. Il n'avait plus de retour possible, seulement des relais.

Dehors, la pluie tombait toujours. Une alarme lointaine vibra, mais ce n'était pas pour lui, pas encore. Il remonta, ferma la porte derrière lui, marcha lentement vers la sortie de service.

Il savait déjà où il déposerait cette clé, et que ce serait la première, pas la dernière.

Je ne suis plus un homme. Je suis une preuve en cavale.

La mer, au loin, semble vouloir tout effacer. Mais rien ne s'efface tant qu'on se bat pour qu'il reste une trace.

Il repart sans allumer de lampe, pas de téléphone non plus, trop dangereux. Il change de chemin chaque jour, une nuit ici, deux ailleurs, il efface ses traces, mais il sent... quelque chose. Une présence, ou peut-être une absence trop précise, une régularité qui n'a rien d'un hasard. Peut-être est-ce la fatigue, ou peut-être qu'ils savent enfin. Il s'est toujours cru rationnel, tel un homme d'ingénierie, de logique, de planification, un bâtisseur, pas un insurgé. Alors pourquoi cette cavale ? Pourquoi cette peur qui le suit depuis qu'il a copié ce dossier, ce brouillon d'apocalypse ? Il se surprend encore à s'interroger, à se demander le pourquoi du comment. Il sait que l'inéluctable fin est là, tapie dans chaque silence, mais il avance quand même, parce qu'abandonner serait pire que mourir.

Ce n'est pas un crime, ce que j'ai fait. Ce qui est criminel, c'est ce qu'ils font avec.

Il se répète cette phrase tous les matins. Un mantra fragile pour contenir la culpabilité. Mais aujourd'hui, il doute : où finit la conscience ? Où commence la lâcheté ? Oui, il a trahi, pas son pays, ceux qui s'en servent comme d'un masque. Il les a vus à l'œuvre entre réunions confidentielles, rapports effacés et contrats signés dans des hôtels cinq étoiles pendant que les cargaisons filaient vers les zones de guerre : Rwanda, Libye, Birmanie.

Au début, il s'est tu, par loyauté, peur, inertie. Et puis les morts se sont accumulés. Les visages flous d'enfants, de villages rasés par des armes qu'il a contribué à concevoir. Il n'était pas celui qui appuyait sur la gâchette, non, pire : il était celui qui avait rendu la gâchette plus efficace, plus discrète, plus rentable. Un jour, il n'a plus pu

avalier.

Je croyais qu'en sortant du système, j'étais libre. Mais on ne sort jamais vraiment, on devient juste un pion incontrôlé.

Alors il a rassemblé les preuves, méthodiquement, froidement. Comme un ingénieur conçoit une machine : pièce par pièce, engrenage après engrenage, jusqu'à ce que le tout devienne irréversible. Sans émotion, juste la logique, cinq clés, cinq fragments d'un système qu'on ne peut comprendre qu'ensemble. Aucune ne suffit, isolées, elles ne sont que du bruit, ensemble, elles hurlent. C'est son seul message, son dernier plan, son héritage piégé.

Ils peuvent me tuer. Mais s'ils ne trouvent qu'une seule clé, ils n'auront rien. C'est moi le plan, moi la carte. Tant que je respire, le puzzle tient.

Mais il le sent, quelqu'un le suit, pas ici, à Padangbai, pas encore. Mais à Ubud, il en est certain : un visage entrevu deux fois, trop souvent pour un hasard. Une ombre furtive dans une vitre, un reflet qui ne correspondait à personne, pas un touriste, quelqu'un d'entraîné, de patient, discret.

Il pense à sa fille, trois ans sans un mot. À sa femme, morte pendant qu'il travaillait sur une mission classée. À sa voix qu'il n'a pas entendue une dernière fois. À son absence de père, de mari, de témoin, à sa loyauté devenue poison.

Je ne suis pas un héros. Je veux juste que la vérité me survive.

Il serre les doigts autour de son sac en bandoulière, vérifie une dernière fois l'attache du zip, un geste mécanique, presque rituel. Puis il enfourche le scooter, casque mat enfoncé sur la nuque, silhouette courbée par la fatigue et la prudence. Il roule sans bruit vers le bungalow loué sous un faux nom, une bâtisse en bois fatiguée, posée à quelques mètres de la mer, avec des volets qui

grincent au vent et un toit rongé par le sel. Un endroit oublié, parfait pour un homme qui ne veut plus exister.

La mer, au loin, semble vouloir tout effacer. Les traces, les erreurs, les cris qu'on n'entend plus, les morts sans nom. Mais au fond...

qu'est-ce qui s'efface vraiment ? La culpabilité ? La mémoire ? Ou seulement ceux qui ont tenté de dire la vérité trop tôt ?

Tant qu'il marche encore, tant qu'il cache, tant qu'il transmet, rien n'est perdu.

Dans quatre jours, son corps sera rejeté sur la plage de Kuta.

⚡ Tu veux connaître la suite ?

Plonge dans l'intégralité du thriller *Noir à Bali* et découvre les secrets que Gabriel Noir va mettre au jour.

👉 Clique ici pour obtenir le roman complet :

<https://gabrielnoir.com/romans/>